

Colloque international

20-21 avril 2023, Paris

Organisé par Anne Debrosse et Irène Gayraud

Retraits, replis, sorties hors du monde : des autrices en rupture ?

L'un des grands thèmes des écrits féminins est le mouvement du retrait, celui de l'exil, volontaire ou involontaire, du repli hors du monde (maison, domaine domestique, couvent, territoire à la marge...), mouvements qui peuvent aller jusqu'au suicide, parfois en lien avec l'interrogation sur un retour possible ou impossible au monde. Ces déplacements prennent la forme d'une extraction, d'une rupture plus ou moins nette qui nourrit l'écriture et qui peut parfois être la condition d'une inscription autre dans le monde.

Il ne s'agit pas d'abonder dans le sens de celles et ceux qui n'assignent aux femmes que l'espace domestique et leur dénie toute parole politique, sociale, engagée. Celles et ceux qui, pendant de nombreux siècles et dans de nombreux contextes culturels (il ne s'agit pas d'être anhistorique, mais de souligner des invariants et les métamorphoses du motif qui semble assez étendu dans le temps et dans l'espace), se sont plu à penser que les femmes ne pouvaient écrire que sur leur sphère intime, ou ont pensé que leur écriture ne pouvait s'incarner que dans des expressions naïves et spontanées émanant d'un univers "féminin". Cette littérature "*Ladylike*" dont Elizabeth Barrett Browning (radicale et quelque peu injuste dans ses jugements sur les écrits des femmes) cherchait à se distancier. Ce préjugé qui cloisonne les possibilités d'écriture féminines peut toutefois être interrogé pour ce qu'il est - bien des écrivaines l'ont formulé - mais là ne sera pas notre propos principal.

Le colloque portera sur le constat que les femmes expriment souvent, par leurs compositions ou par leurs vies, qu'elles doivent, si elles veulent vivre librement, dignement, et *a fortiori* écrire, s'extraire du monde - monde où elles se sentent parfois réduites à vivre et à subir. Les périodes étudiées vont de l'Antiquité à nos jours. Si les corpus occidentaux seront sans doute les plus exploités, les autres sont les bienvenus. Si les corpus féminins auront la primeur, quelques textes masculins pourront servir de contrepoint.

Par exemple, Scudéry puis Vivien et Clifford-Barney réécrivent la légende de Sappho en disant qu'il faudrait être bien bête pour penser qu'elle a sauté du haut du Leucade par amour déçu pour Phaon, et se plaisent à inventer des fins imaginaires. Dans tous les cas, on peut lire l'envie, la proposition ou la constatation d'un effacement au monde : chez Scudéry, Sappho, modèle de l'écrivaine, se réfugie chez les Nouveaux Sauromates, société utopique dont elle ne peut sortir, ni elle ni ses écrits, mais où elle peut enfin vivre heureuse loin des méchantes langues et des envieux - c'est une sorte de *happy ending*, mi-figue mi-raisin, cependant.

Chez Gabriela Mistral il en va de même : elle semble relier la condition féminine à une forme de retrait du monde volontaire, qui est en réalité fusion avec un autre pan du monde : la nature. Se dissoudre dans la nature permet de rompre le lien douloureux au monde, et d'en tisser un nouveau capable d'absorber la douleur et de créer avec le vivant tout entier une relation fraternelle.

L'exil volontaire qui sauve l'autrice ou ses personnages n'est pas forcément toujours figuré comme un retrait hors du monde, ou dans un lieu utopique. Corinne, l'héroïne éponyme du roman de Germaine de Staël, s'enfuit de la morose Angleterre, où le génie féminin est étouffé et déconsidéré, pour l'heureuse Italie, où son art peut s'épanouir en plein jour et jouit d'une grande estime. Pourtant, cette liberté peut n'être que de courte durée, c'est en tout cas la morale du roman, qui se termine par la mort par consommation de Corinne, entraînée par le désespoir de son échec face au monde : l'improvisatrice talentueuse ne peut mener une vie normale, celui qu'elle aime lui tourne le dos pour cette raison, qui constitue une grande vulnérabilité. Elle n'a donc plus qu'à mourir. L'impossible conciliation de l'écriture et d'une vie heureuse et sans heurts hante les textes d'un certain nombre d'autrices. L'amour hétérosexuel est un écueil, et de celui-ci aussi certaines écrivaines postulent qu'il faut s'extraire pour demeurer telles : chez Érinna, Baucis, "une fois entrée au lit d'un homme" (papyrus III, 120, IIIe siècle avant Jésus-Christ), a tout oublié de ce que sa mère lui avait appris durant l'enfance, et des histoires d'ogres racontées entre jeunes filles ou par leur mère. Sa mémoire féminine s'est comme effacée alors qu'elle quitte le monde féminin dans lequel elle a grandi. Dans le témoignage d'Herculine Barbin, dite Alexina B.¹, seul le temps du pensionnat d'enfance, de l'École Normale d'institutrices, et du pensionnat de filles où elle enseigne, univers exclusivement féminins et assez clos sur eux-mêmes, peut être synonyme de bonheur, ce qui transparaît dans son manuscrit écrit une fois qu'Herculine est devenue Abel Barbin et a été propulsé·e dans le monde parisien, perçu comme hostile. L'écriture-témoignage, qui précède de peu le suicide, est alors le lieu d'un retour mémoriel vers le lieu du retrait féminin, la déploration de sa perte : c'est ici l'hétéronormativité qui pousse Herculine à devenir Abel, après sa première nuit d'amour avec sa collègue Sara, et la condamne par là même à devoir s'extraire du monde féminin du pensionnat.

La problématique est vraiment liée aux questions de genre (*gender*) et celles de la possibilité d'écrire et de se faire entendre, pour les femmes, dans un monde d'hommes : dans l'*Orlando* de Woolf, c'est juste après sa transformation en femme qu'Orlando se retire du monde en se murant dans la communauté des Bohémiens, où elle ne peut écrire, avant de revenir au monde ensuite - c'est pourquoi le retour partiel/momentané ou au contraire plein au monde serait également intéressant à analyser. L'exil, l'enfermement, le repli, sont ambivalents : s'ils permettent à la Sapho de Scudéry d'écrire comme elle le souhaite, ses poèmes ne peuvent quitter le Royaume des Sauromates. Orlando ne peut écrire lorsqu'elle est recluse. Les recluses, les mortes au monde sont plus libres enfermées qu'aux prises avec un monde

¹ D'abord publié en 1874 par le médecin Ambroise Tardieu, le texte est redécouvert par Michel Foucault et republié par lui en 1978. On peut aujourd'hui le lire aux éditions Gallimard, assorti d'une préface de Michel Foucault (« Le vrai sexe ») et d'une postface d'Éric Fassin (« Le vrai genre »).

volontiers sexiste et misogyne ; mais en contrepartie, leurs écrits restent volontiers dans leur lieu de réclusion. Ceci semble se retrouver dans les événements en dehors des livres : Arcangela Tarabotti, cloîtrée malgré elle, dut faire sortir ses textes en cachette. Recluse volontaire, Emily Dickinson enfermait ses poèmes et ne voulut pas les publier de son vivant. L'enfermement, dans ce cas, a cependant été bénéfique : ceux publiés de son vivant ont subi des modifications pour les adapter au goût de l'époque. L'enfermement est donc un danger, puisqu'il fait courir le risque que les textes ne sortent jamais ; mais il peut aussi être salvateur, en permettant qu'ils soient inviolés. L'écriture peut se déployer sans crainte du regard masculin et s'exprimer sans la censure à la fois de la société et du monde littéraire, qui suit ses propres règles et peut être très dur à l'égard des femmes qui tentent d'y entrer. Chez Vivien, on trouve des traces aussi de cet effacement au monde, dans ses propos en lien avec les voix féminines du passé : pour les entendre, il faut s'extraire du monde. Les femmes peuvent parler librement, dans le *Merito delle donne* (Moderata Fonte, 1600), parce qu'elles sont entre elles, à l'écart. Dans l'extrême contemporain, nombre de fictions mettent en scène des groupes féminins s'installant à la marge de la société, afin de pouvoir survivre face à un monde hostile (dystopies) et créer de nouvelles formes de sororité, par exemple chez Wendy Delorme (*Viendra le temps du feu*, 2021). Véritable "chambre à soi" ("parce que la chambre: THE place to écrire, espace physique et symbolique", dit Juliette Mézenc à l'orée de *Elles en chambre*), le lieu de repli assure l'espace qui manquait tant aux femmes, libère leur parole et leur écriture, et peut même se faire chambre d'écho pour que celle-ci se diffuse, entre femmes - et au-delà. Monique Wittig lisait ainsi Sappho, dans *La Pensée straight* : "Il est difficile de savoir si cette société [lesbienne] est une société de résistance [contre l'ordre masculin] ou si elle a toujours existé en tant que telle. Ce qui reste des textes de Sappho ainsi que les titres de textes perdus écrits par d'autres poètes de Lesbos ne permet pas de prouver que cette culture s'est développée *contre*. Elle se serait plutôt développée en dehors d'elle, coexistant avec elle". L'écriture féminine, l'univers féminin (qu'il soit lesbien ou non), ne se développent pas "contre", mais "en dehors", à côté, hors du monde masculin, comme résistance, épanouissement, volonté d'autonomie ou, simplement, de sérénité ou d'absence de concurrence. Selon Wittig, l'ordre hétérosexuel et patriarcal a réduit la culture lesbienne à la clandestinité (l'a extraite hors de soi) et l'a banalisée autant que possible : Ovide fait de Sappho une hétérosexuelle. Le différentialisme peut constituer un refuge, tout comme l'exigence de la disparition d'une différence des sexes jugée infondée telle qu'elle est énoncée dans la plupart des sociétés. Le sexe lui-même peut être effacé : nombre d'autrices ont choisi de prendre un pseudonyme masculin, de s'extraire de leur identité, donc de leur condition féminine, pour pouvoir s'exprimer librement.

Bien plus, le désir ou le fantasme d'un exil va jusqu'au retrait du monde comme désir d'effacement, désir de mort voire suicide (chez des poétesses notamment : Alfonsina Storni, Amelia Rosselli, Nelly Arcan, Sylvia Plath, Marina Tsvétaieva, Alejandra Pizarnik...). On est alors bien loin des "façons tragiques de tuer une femme" (N. Loraux), reflets de la fascination masculine pour le suicide féminin, aussi bien dans la littérature que dans les Beaux-Arts. Il y a un grand écart entre les représentations masculines et les représentations et réalités féminines, comme le soulignait déjà Virginia Woolf dans *Une chambre à soi*.

Suicide et extraction hors du monde sont à la fois fictionnels et réels, ce qui est intéressant aussi en termes de place de l'auteur et de questionnement sur le statut du texte (mimétique d'un désir réel ? Fantasme pur ? Statut de la fiction ? Statut de l'auteur ?). Comme souvent, la lecture de genre amène aussi à penser la littérature en général.

Les propositions, d'une demi-page maximum, en français ou en anglais, sont à retourner en format PDF, accompagnées d'une brève bio-bibliographie, avant le 20 octobre 2022 aux deux adresses suivantes :

anne.debrosse@univ-poitiers.fr

gayraud.irene@gmail.com

Comité scientifique :

Sophie Albert (Sorbonne Université)

Stéphane Bikialo (Université de Poitiers)

Anne Debrosse (Université de Poitiers)

Valentina Denzel (Michigan State University)

Michèle Finck (Université de Strasbourg)

Anne-Isabelle François (Université Sorbonne Nouvelle)

Irène Gayraud (Sorbonne Université)

Anne Tomiche (Sorbonne Université)